

ANDREA WINIGER

SI TU
CRIES
CE SERA
PIRE

ROMAN



Andrea Winiger

Si tu cries ce sera pire

© Andrea Winiger, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0805-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**« Lorsqu'un homme assiste sans broncher à une injustice, les étoiles
déraillent. »**

Bertold Brecht, *Tambours dans la nuit*.

L'écho traînant de pas résonne sur le carrelage de la cuisine. Le ciel est d'un noir d'encre. Octobre. Encore un hiver se dit le vieil homme en jetant un rapide coup d'œil à travers le carreau ouvrant sur un minuscule carré triste de jardin vide. Le temps est anormalement froid pour la saison. D'ailleurs il frissonne malgré sa robe de chambre mais il est maigre et ses pieds sont nus dans ses pantoufles. Plus on est vieux, plus le temps agonise et plus on a froid. Morne constat qui ponctue chaque matinée du vieillard. Celui-ci fait réchauffer le café que Valérie lui a préparé la veille. Ses gestes sont lents et précautionneux comme ceux d'un antique automate oublié dans le coin d'une vitrine de Noël. À présent, du même pas prudent qui l'avait conduit dans la cuisine, il gagne son fauteuil dans le salon adjacent.

Il est beaucoup trop tôt. Il faut péniblement tuer le temps car Valérie n'arrive qu'à quatorze heures aujourd'hui. Il l'aime bien. Pourtant il n'aurait jamais cru cela. Il se souvient très bien qu'il ne voulait pas d'elle au départ. Quand il l'avait rencontrée pour la première fois, il avait aussitôt appelé l'association d'aide à domicile qui l'employait pour lui signifier son refus catégorique de voir une femme d'un si mauvais genre s'occuper de Colette. Seulement voilà, la directrice s'était violemment emportée en lui disant qu'il n'était désormais plus du tout en mesure de choisir son petit personnel et que de toute façon ce serait madame Etienne ou personne ! Il avait donc bien fallu qu'il cédât, pour la première fois de sa vie et devant la volonté d'une femme qui plus est. Autre conséquence néfaste de la vieillesse qui rend captif de la bonne volonté des autres. Or, fort heureusement pour lui, Valérie était justement pleine de bonne volonté à son égard, bien douce, bien gentille, le vieil homme en avait parfaitement conscience aujourd'hui. Valérie lui rappelait même Colette. Colette, la parfaite épouse, toujours souriante, attentive, empressée chaque jour, chaque soir lorsqu'il rentrait souvent si tard du travail. Le visage impassible de Colette, ses fins cheveux blonds, sa voix grêle, son pâle sourire...

Ses souvenirs le replongent dans le confort tiède de sa vie passée à ses côtés. Ses yeux se ferment, sa tête dodeline. Il va pour se rendormir lorsqu'il se met soudain à suffoquer. Il écarquille les yeux et ouvre la bouche en grand pour tenter de respirer. Cette odeur et ce contact si particulier du latex, il les reconnaît instantanément : des mains gantées sont en train de l'étrangler. Elles relâchent leur pression sur sa glotte au moment exact où il est sur le point de s'évanouir, elles saisissent alors à la place l'encolure de son peignoir et de son pyjama. Le corps du vieil homme est tellement chétif qu'une seule main suffit pour le projeter sur le sol où il se retrouve aussitôt bâillonné avec du gros scotch noir, ses extrémités entravées de la même façon. Les mains qui l'assaillent sont puissantes, leurs gestes sont brusques mais extrêmement précis. Là, sur le tapis berbère que sa femme et lui avaient acheté à prix d'or dans une boutique chic du centre de Paris, il gît comme une méduse que des baigneurs auraient jetée sur la plage à l'aide d'un simple petit bout de bois. Sur le côté, recroquevillé sur lui-même, le vieillard attend.

Il attend, les poignets ligotés et rabattus contre son visage, les jambes également repliées contre son ventre, dans l'espoir illusoire de pouvoir parer une nouvelle attaque. Il sent les poils épais du tapis s'enfoncer dans sa joue droite lorsque la main puissante lui écrase le visage contre le sol et l'oblige à se mettre sur le dos. Inutile de lutter. Il se retrouve comme une tortue retournée sur sa carapace, à la merci du danger. Quelle heure est-il ? Où est Valérie ? Mon Dieu ! Et si elle arrivait maintenant ? Le vieil homme ne peut plus bouger, un corps pesant assis à califourchon sur le sien l'en empêche complètement. À présent, il ne voit plus rien d'autre que des pétilllements. Une toute petite lueur clignote désormais au-dessus de lui, très brillante, passant et repassant sans cesse devant ses yeux. Tout à coup, elle s'immobilise. L'homme veut crier, se débattre, c'est inutile. Il fixe l'objet scintillant que la main gantée vient de cesser d'agiter au-dessus de son visage, il ne voit rien d'autre que lui. Une lame effilée. Les yeux de la victime sont exorbités de terreur. Le vieil homme transpire, son corps maigre tremble. Mais à qui appartiennent ces mains ? Il a juste le temps de comprendre que l'on relève sa manche gauche avant qu'une douleur fulgurante ne frappe son avant-bras et qu'un liquide épais et chaud ne dégouline jusque dans le creux de sa main. Il réalise alors que l'on vient de lui inciser les veines et qu'il va se vider à la vitesse de l'éclair. Déjà, sa paume est pleine de sang. Bouger le moins possible pour ralentir l'hémorragie, il connaît les gestes, il se souvient

soudain de ses cours de biologie humaine à la fac même si cela ne sert à rien dans son cas, ça il le sait aussi. Il sait qu'il va mourir. Il se contente de gémir mais il voudrait comprendre pourquoi. Pourquoi on le tue, lui, de cette façon-là, pourquoi on a décidé de le saigner comme un porc ?

Les yeux du vieillard se ferment. Il essaie de lutter mais il s'apprête quand même à perdre connaissance lorsqu'une série de flashes éblouissants le raniment un temps. L'objectif d'un appareil photo le surplombe, remplacé bientôt par le visage souriant de son assaillant qui se penche vers lui. Celui-ci est désormais à seulement quelques centimètres de son propre visage. Il peut même sentir son souffle. Ce bleu, le bleu pers de ce regard qui le fixe, sa fulgurance, le vieil homme le reconnaît tout à coup. Le regard pétrifiant de son assassin. Il sait maintenant pourquoi il va mourir. Il est saisi d'effroi, son corps se glace mais il s'abandonne à présent à la mort. Ses vêtements imbibés lui collent à la peau. Le corps humain en contient environ cinq litres et il circule dans cent cinquante mille kilomètres de vaisseaux si sa mémoire ne le trahit pas à cet instant tragique. Il est trempé à présent, il baigne dans la mare de son propre sang qui teint et imprègne tout ce qui l'entoure. Il imagine la trame du tapis qui a déjà dû prendre une coloration sombre, lie de vin. Une vraie mer rouge. Ses yeux se ferment. Quelqu'un tâte son pouls. Valérie. Colette. Non... Non ! Pas elle, ce ne peut pas être elle...

Les souvenirs de mon enfance remontent tout doucement à la surface de ma mémoire flétrie. Parfois je me demande si mon passé m'appartient vraiment, si ces bribes d'histoires qui surgissent sans crier gare, quand je m'habille pour sortir, pour aller au travail, quand je prends le métro, converse avec des collègues sont les miennes. Je ne sais plus alors ce qui est vrai ou imaginaire. À ces instants-là, je lutte contre l'autre moi-même qui pense que ces souvenirs sont autres, ne sont que des fantômes, des hallucinations. Non, non... ce sont les miens, uniquement les miens, ils sont inscrits dans mon disque dur mémoriel. Oui. Il s'agit bien de moi.

— Qui c'est ? demande l'homme qui vient d'entrer en désignant du menton une femme de dos en pleine crise d'hystérie debout dans la cuisine du mort.

Il fixe avec intérêt les épaules qui se soulèvent par saccades rapides et discontinues. Elle a vraiment l'air dans un sale état. Il regarde tout autour de lui, la police grouille désormais partout, dans la maison, dans le jardin, dans tout le quartier qui a été bouclé afin d'interroger le voisinage. On n'a franchement pas lésiné sur les moyens pour une fois.

— Salut, chef ! Alors, vous avez vu l'état du mort ? Putain, c'est dégueulasse, moi j'ai carrément failli ger...

— Eh, Olivier, réponds : la femme, là-bas, c'est qui ?

— Valérie Etienne, la femme de ménage de la victime, grogna le jeune homme.

— Et l'autre nana en tailleur, à côté de Kherici ?

— La substitut de permanence.

Le capitaine Nicolas Rousseau quitta alors son jeune lieutenant pour se diriger vers la grosse femme en pleurs qui appuyait fermement un mouchoir en papier contre sa bouche pour tenter de contenir ses larmes. Sur le ton qu'on prend pour parler aux enfants malades, le policier lui posa les mêmes questions auxquelles elle avait déjà répondu. Oui, oui, il le sait bien mais ça l'aiderait beaucoup si elle voulait bien recommencer. La victime ? La pleureuse à la voix éraillée fut secouée d'une nouvelle crise de sanglots irrépressibles. Nicolas Rousseau la fixa de son regard pâle, toucha son bras tremblant et lui fit un gentil sourire en attendant patiemment qu'elle se calme. Quand Madame Etienne put à nouveau articuler, il apprit donc que cela faisait bientôt quatre ans déjà qu'elle travaillait pour Monsieur Schmidt en tant qu'auxiliaire de vie. Elle assurait pour lui le ménage, le repassage, faisait quelques courses car il avait du mal à marcher à cause de ses articulations. Oui, elle passait chez lui tous les jours, sauf le week-end, elle arrivait vers 13h30 et restait environ deux heures. Non, elle ne

connaissait aucun membre de sa famille. Elle avait été engagée au départ pour soulager Marcel de l'entretien de la maison au moment où sa femme était tombée malade. Une maladie d'Alzheimer. Son état s'était dégradé très vite et elle était morte à l'hôpital. Cela n'avait pas été simple, au début, entre le vieil homme et Valérie car il avait un caractère difficile. Très autoritaire, il lui parlait la plupart du temps sur un ton cinglant, d'ailleurs elle avait même failli démissionner à plusieurs reprises mais sa situation financière l'en avait empêchée. Et puis elle avait vu comment Marcel s'était occupé de sa femme diminuée, combien il semblait toujours attaché à elle malgré son apparence déplorable, sa Colette toute squelettique et totalement incontinente avec son regard de poisson déjà mort. Peut-être avait-il voulu se faire pardonner sa vie d'avant, celle de mauvais mari comme presque tous les hommes, non ? Ce que son auxiliaire de vie savait en revanche, c'est qu'elle l'avait vu pleurer comme un enfant à la mort de sa femme, il lui avait fait alors tellement de peine qu'elle avait osé le prendre dans ses bras. Leurs rapports avaient changé à partir de là, sans doute parce que Marcel se retrouvait désormais seul au monde. Valérie était devenue de fait son unique lien avec la vie. Après la mort de Colette Schmidt, elle était finalement restée à son service car sa maladie à lui s'était aggravée avec la dépression qui avait suivi la mort de sa femme et il ne sortait quasiment plus de chez lui, même avec elle.

— Inspecteur, je n'arrive pas à y croire, c'est tellement atroce...

Oui, vraiment le crime est dégueulasse comme l'a dit le petit Anselmi, une vraie boucherie. Madame Valérie Etienne dit au capitaine Rousseau qu'elle n'avait pas tout de suite vu le corps de Marcel. Tout à l'heure, elle est arrivée un peu plus tard que de coutume, vers quatorze heures, parce qu'elle était allée pour lui à la supérette d'à côté. Elle avait fait comme d'habitude, elle avait sonné pour le prévenir qu'elle était là puis elle avait ouvert avec son propre jeu de clés. Il l'attendait toujours dans le salon, assis dans son fauteuil devant la télévision, et elle le saluait toujours rapidement tandis qu'elle traversait la pièce pour gagner la cuisine et y ranger les courses. Sauf qu'en arrivant, elle n'avait pas entendu le son criard de la télé derrière la porte, elle avait trouvé ça bizarre et avait alors eu peur en pensant qu'il avait peut-être eu un accident ou un malaise. En pénétrant dans la maison, elle avait tout de suite vu que son fauteuil était renversé, elle avait alors lâché ses sacs de courses et s'était précipitée vers lui. C'est là qu'elle avait vu l'inimaginable. Le vieil homme gisant au milieu du tapis devenu presque